

MARCEL
MOREAU

La Violencelliste

ROMAN

La Violencelliste

DU MÊME AUTEUR

- Quintes*, Buchet-Chastel, 1963.
Bannière de bave, Gallimard, 1963.
La Terre infestée d'hommes, Buchet-Chastel, 1966.
Le Chant des paroxysmes, Buchet-Chastel, 1967.
Écrits du fond de l'amour, Buchet-Chastel, 1968.
Julie ou la dissolution, Christian Bourgois, 1971 ;
rééd. J. Antoine (Bruxelles).
La Pensée mongole, Christian Bourgois, 1972 ;
rééd. L'Éther Vague, 1991.
Livre livre, Christian Bourgois, 1973 ;
préface d'Anaïs Nin.
Le Bord de mort, Christian Bourgois, 1974.
Les Arts viscéraux, Christian Bourgois, 1975.
Sacre de la femme, Christian Bourgois, 1977 ;
rééd. L'Éther Vague, 1991.
Discours contre les entraves, Christian Bourgois, 1979.
À dos de Dieu, Luneau Ascot, 1980.
Moreaumachie, Buchet-Chastel, 1982.
Kamalalam, L'Âge d'homme, 1982.
Cahiers caniculaires, Lettres Vives, 1982.
Saulitude (photos Christian Calméjane), Accent, 1982.
Monstre, Luneau Ascot, 1986.
Le Grouilloucouillou, avec Roland Topor,
Atelier Clot, 1987.
Treize portraits, textes pour Antonio Saura,
Atelier Clot, 1987.
Amours à en mourir, Lettres Vives, 1988.

Suite de la bibliographie en fin de volume

Marcel Moreau

La Violencelliste

Suivi de *DONC!*

DENOËL

© *Éditions Denoël, 2011*

Extrait de la publication

Lettre (non envoyée) à un jeune corps n'aimant pas lire et en grand danger de mort dans l'âme : Je ne sais rien de toi, sauf que tu ne vas pas bien et que ton esprit ne se porte guère mieux. Vous êtes deux à rester sourds à cette incroyable langue que se parlent entre eux ta tête et ton ventre lorsque tu préfères ignorer qu'elle est de ton sang et de ta chair. Celle langue-là, il ne se passe guère de jours que tu n'en sacrifies les scansions propitiatoires aux idolâtries du non-être, alors que si tu le voulais, tu pourrais écrire avec elle ce livre de ta vraie vie qui n'attend qu'un seul mot de toi pour commander à tous les autres. Tellement vrai ce livre, et tellement vivant, qu'il te suffirait de l'ouvrir à n'importe quelle page, à n'importe quelle *peau*, pour découvrir que sans lui, tu en serais encore à te demander comment faire pour changer tes blessures en guérilla, tes lacunes en soulèvement et tes désirs les plus rageurs ou plus insensés en créativité. Sache cependant qu'à son adolescence, et même avant, mon corps vécut dans sa chair des désordres de la même et obscure origine

que ceux que tu éprouves aujourd'hui. Si d'aventure, tu te montrerais curieux de savoir à quoi il ressemblait quand il avait ton âge, il te répondrait sans doute qu'il avait plus de mauvais instincts que de bons et que ses pensées étaient à l'avenant qui s'inspiraient davantage des uns que des autres. Il ajouterait qu'en ce temps-là, ses dépenses physiques, sexuelles ou batailleuses, lui semblaient incarner désespérément une aspiration plus vaste, mais sans cesse avortée : celle d'être le premier en tout. Enfin, il t'avouerait n'avoir pas eu assez conscience, alors, d'être un corps passablement idiot, actionné pour l'essentiel par ses enflures et tumescences, et tenant pour responsable de ses excès je ne sais quelle tare ancestrale, maudite, au lieu d'y voir les rudiments d'une révélation houleuse, appelée à faire date dans le « calendrier » de mes vertiges et autres mouvements pendulaires. Et pourtant, j'ai tendance à croire que mon corps a eu plus de chance que le tien, en naissant brut « de désossage » dans un monde qui l'obligeait à s'inventer un espace respirable entre l'humilité de ses origines sociales et cette espèce de vanité on ne peut plus risible qui, dans ses rêves, lui dessinait son « futur » autoportrait en géant. Mon corps a eu la chance de traverser son adolescence avec pour seul interlocuteur l'enfer intime de ses tentations les plus extravagantes. Rien ne pouvait l'en distraire, et surtout pas les signes extérieurs de liesse collective que proposait à son insatisfaction le catalogue des engouements communs. Il n'a pas connu la *fausse joie* de grandir et d'évoluer escorté, environné et pris d'assaut par la froide monstruosité des techniques modernes d'enrégimentement des esprits,

caractéristiques de l'« air du temps ». Point d'ordinateurs pour penser à sa place, point de gadgets portatifs se présentant comme le fin du fin en matière d'accélération de l'hébétude considérée comme un progrès intellectuel. Point non plus de psychanalyse à l'affût du moindre de ses acnés juvéniles. Plutôt que tout cela, juste une TSF et une salle de cinéma de village projetant en noir et blanc ses encouragements à la masturbation ou autres émois d'ordre tactile, dans le voisinage d'une créature du sexe opposé, à laquelle il prêtait provisoirement les charmes de celle qui crevait l'écran des siens. Et comble de déveine innée, pas un livre à l'horizon, ni un disque, sinon à l'école ce bruit de microsillon rayé mille fois entendu à quoi ressemblait l'enseignement du savoir dispensé d'une voix morne, telle celle qui fit comprendre à mon corps qu'entre les mathématiques et lui il n'y aurait jamais l'esquisse de l'esquisse d'une séduction, fût-elle vénale. La « chance » que j'ai eue, à l'écoute des voix professorales, c'est d'en attendre en vain des intonations inouïes, ou alors ce son étrange et transportant qu'émet une gutturale lorsqu'elle enfle un bas de soie. J'aurais pu être un bon élève, je n'étais qu'un scolarisé dont la soif de connaissance s'exprimait sur le mode rythmique et rageait que la culture à laquelle il était censé prétendre lui fût délivrée sur le ton des condoléances, sans un minimum de musicalité pour attester qu'avant de se déposer en moi comme érudition, elle avait commencé par m'apparaître comme une jubilation, un moment exultatoire de l'apprentissage plus enivrant que la maîtrise. Il n'en était rien, d'où il se fait que mes premières trépida-

tions d'adolescent doivent beaucoup, je crois bien, à mon envie de devenir, sans passer par le solfège, à la fois le compositeur et l'interprète de ce sous-opéra pulsionnel, primordial, dont mon corps semblait ambitionner de le rendre audible. À l'école, je n'avais pas la patience des studieux. En dehors d'elle, j'avais l'impatience de penser que peut-être une autre pédagogie existait qui un jour saurait joindre en moi la connaissance à la danse et mon intérêt pour les hauts faits historiques à un projet de « putsch » pour le compte de mon histoire personnelle.

Mais rassure-toi, je ne te parle de chance que sous la gouverne du regard rétrospectif que je porte sur l'ensemble des adversités m'ayant convaincu très tôt qu'à ma naissance déjà, j'avais eu tout le monde contre moi. Tout le monde, c'est-à-dire le genre humain, le siècle des Lumières, et jusqu'à l'environnement familial, quelles que fussent les preuves d'amour que j'en recevais.

Les preuves d'amour, c'est agréable, c'est mieux que les témoignages de désaffection. Mais à quinze ans, on n'est jamais sûr que cela soit suffisant pour atténuer l'impression que l'on est bien seul avec cette part d'étrangeté convulsive qui vous dévore de l'intérieur et sur laquelle il s'avère si difficile, sinon impossible, de mettre un nom. Or, confusément, j'avais besoin de nomination. Il m'était déjà tellement insupportable de me croire le dernier descendant d'une longue succession de gens des deux sexes que l'humilité de leur condition avait voués à la grisaille d'une clôture prématurée de l'être, leurs accouplements se résumant dès lors à la transmission de gènes plus ou moins promis à

la servitude anonyme, frappée au coin d'un déterminisme allant de soi, en l'absence de toute folie, ou de toute révolte, à même d'en démentir la fatalité.

Quand je te parle de chance, ce mot n'épuise pas toute la conscience que j'ai de son adossement à une prédestination. J'étais prédestiné à lire beaucoup et sans répit, sous l'emprise d'une ferveur qui me semblait se substituer, par certains côtés, à celle dont mon éducation vaguement chrétienne m'avait fait très tôt comprendre qu'elle ne serait jamais dédiée à Dieu, la mort de mon père m'ayant, sur ce point, définitivement persuadé à son inexistence. C'est à dater de cette mort, donc de mon apostasie, que je crois pouvoir situer cette *première fois* où il me sembla être appelé par les entrailles du langage à en retourner toute la matrice dans le sens de mon engendrement par le Verbe.

J'allais au livre, mon corps y allait mû par un désir de la même famille, lascive et goulue, que ceux dont mon érection concentrait les effets, à l'approche d'une fille s'entrebâillant du déhanché. En lisant, je voyais la chair intime des mots avant d'en percevoir le sens évident. Cela changeait beaucoup de choses, dans l'idée que je me faisais de mon amour de lire. Certes, je le ressentais comme le seul moyen dont je disposais pour réduire mon retard en matière de culture, et, sous cet angle, je devais aussi lui reconnaître la vertu d'être une démarche *spirituelle*. Mais cette spiritualité, je la voulais galbée et galbante, poussant ses avantages voluptueux jusqu'à s'inventer des sonorités en quelque sorte « callipyges » et des accroupissements de résonances en prélude à l'extension du langage à ses

zones érogènes, souvent méconnues comme telles, et où les copulatives se refont une santé, extralinguistique, à copuler effectivement plutôt que grammaticalement.

Ce que je lisais, ce n'était pas à proprement parler l'histoire que l'auteur me racontait, mais l'aptitude de ce dernier, par le style et la musicalité, à m'en administrer le battement vasculaire, organique, génésiaque, à l'origine du vivant. Mon amour des mots s'exacerbait de la sensation que se développait dans mon corps un *Rythme* inexorable que jusque-là, faute d'une raison en mesure d'en prendre le contrôle ou d'en prévenir les abus, j'avais vécu comme un trop-plein d'instincts irrépressibles et aveugles, objectant à l'illusion qu'ils pussent un jour ou l'autre se comporter en bâtisseurs.

Ainsi bus plus que lus, dévorés davantage qu'effleurés, les mots se trouvaient incorporés par moi au moment où mon regard en embrassait les agréments narratifs. J'avais le pressentiment que là où ils s'en allaient, ils apprenaient à ma vie glandulaire le b.a.-ba d'un idiome qui, tôt ou tard, prendrait de vitesse, sur la question du sens, celui que j'avais hérité du parler commun, à ma naissance. De la façon dont j'aimais les mots, dont j'en étais (déjà) le possédé fébrile et intempestif, l'impression me venait qu'ils n'étaient jamais plus importants que quand une rythmique soutenue, « gustative » et érotisée de la langue — musculuse, celle-ci — en élevait la température au-delà du raisonnable. Tout se passait comme si les organes essentiels à mon maintien en vie et à son prolongement en satisfaction de désirs conformes à sa nature — sexe, cœur, foie,

estomac, poumons, etc. — voulaient prendre leur part des mutations que subissaient les mots, en se pénétrant de leurs remous purement biologiques. Les mots, non sans une certaine allégresse, se découvraient ainsi un nouveau mode d'expression, sinon une manière inusitée d'exister, en s'ajoutant à ce point la texture et les sécrétions caractéristiques du fonctionnement de ces organes. Et j'étais amené à penser qu'en retour il se pouvait bien que ces mêmes mots eussent jadis obéi à un tempo invincible, s'agissant pour eux d'envoyer rouler leur sémantique en grand appétit de jouissance dans les viscères constitutifs de ma santé, bonne ou mauvaise, afin de rendre lévitoire leur apprentissage du français.

À vrai dire, nous n'avons pas été préparé, dès l'enfance, à admettre que notre corps est autre chose qu'une merveille de mécanique, démontable et remontable à merci, d'un illettrisme coriace, mais s'en accommodant, vu l'intérêt croissant que lui portent ses théoriciens avides d'en complexifier toujours plus les lois, comme gage de sa supériorité en matière d'explication à tout. À tout, sauf au fait que la vie à son origine et la vertigineuse profusion de formes animales et végétales dont les grands fonds abyssaux semblent vouloir garder indéfiniment le secret ne doivent rien à l'ingéniosité d'un cerveau leur préexistant. Je ne pouvais croire que ce corps ne fût qu'un assemblage d'automatismes plus ou moins réactifs à mes diverses insatiétés, émotionnelles ou autres, et m'expliquant rationnellement aussi pourquoi il était sujet à des mouvements déraisonnables et spontanés, dans le domaine de l'amour,

de la haine, et des égarements provoqués par ce qu'on appelle, pour faire vite, le grain de folie. Un corps tout juste bon, parfois, à se créer les conditions d'une longévité espérée, à défaut d'une immortalité relevant seulement de l'ordre des paris pascalien.

Hélas, en général, l'amour des mots, aussi respectable soit-il, ne va pas jusqu'à imaginer son corps retenir en lui la succulence médullaire de la chose lue, s'en faire des boulettes qu'il remontera ensuite dans sa bouche, le temps que la mastication fasse suffisamment durer le plaisir éprouvé, après quoi la digestion reprend son cours normal : le corps lisant a eu son content de salivation, il a respiré et goûté, en gourmet, la substance cavitaire de la chose écrite. Bref, selon moi, la lecture amoureuse des mots n'est jamais assez *ruminante*. Lorsque, par bonheur, elle l'est, elle en devient elle-même un corps s'éprenant de la femme qu'il y a dans tout mot bien né. Et la femme qui se trouve en ce mot sera aimée autant pour la saveur de ses appas perceptibles à l'œil nu que pour ceux dont l'exquise résonance s'adresse à l'oreille. La rumination est alors ce moment crucial de l'« écriture à l'estomac » oscillant entre l'envie que nous avons de ne rien perdre du sens sapide du Verbe et la délectation que nous éprouvons par avance à savoir que nous en consommerons jusqu'au bout la quintessence révélée. Mais de tels états ne sont possibles que si notre corps biologique se double d'un corps verbal partageant avec lui la forte intuition qu'une vie ne vaut que par les grandes choses qu'ils entreprendront, l'un dans l'autre, pour prix de leur authentification comme progrès humain. Et si le phéno-

mène rendant inéluctable qu'en nous le verbal et le pulsionnel parlent d'une même voix au moment où ils ressentent les mêmes sensations s'augmente de l'intuition encore plus forte qu'il s'agit bel et bien de noces, comment pourrions-nous résister à pareil dépassement de soi ? Car lorsque s'unissent dans un même mouvement convulsif le corps langagier déshabillé de son excès de raison, à la manière de l'orgasme féminin, et le corps biologique transporté au-delà de ses utilités par cette ivresse toute neuve que représente pour lui son soulèvement simultané par un amour charnel des mots et par sa propre chair en situation de désir amoureux, alors sans doute ne sommes-nous jamais très loin d'accomplir quelques-unes de ces grandes choses, authentifiables comme progrès humain, dont il est question plus haut.

« Je n'aime pas lire », dit ton esprit. « Moi encore moins », ajoute ton corps. Cela s'entend et se voit, je suppose. Je ne te connais pas, mais je crois savoir en quoi consiste cette mondialisation des réflexes conditionnés qui affirme la prééminence de la mécanique sur tout autre mode de prise de conscience de ce que vaut une vie et à laquelle tu fais allégeance. Qu'en est-il donc de ce *tocsin* qui du fond de tous tes sens te presse d'aller puiser, dans les abîmes du langage, les seules armes capables de nous changer une colonisation de l'intérieur en guerre de libération, ou un désir d'indépendance sortant de son maquis en salves offensives ? La mondialisation des techniques de réduction du vivant à une affaire lucrative, c'est devenu ton paysage quotidien. Rien autant qu'elle n'ob-

jecte à cette notion d'universalité présente au cœur du vivant et à laquelle le siècle des Lumières avait su donner un commencement de consistance. Aujourd'hui, universalité n'est plus qu'un mot relevant de la terminologie spéculative, strictement économique. Il véhicule la combinaison sans cesse plus affinée, sophistiquée, de plusieurs facteurs d'asservissement extensible à toute la planète. Asservissement à l'empire des nombres, au primat du profit et à sa prolifération en autant de « religions » matérielles qu'il y a d'objets du désir calibrés pour en susciter la dévote convoitise. La déshumanisation de la vie obéit à deux ressorts d'égale sordidité, celui d'un capitalisme ayant compris avant tous les autres systèmes les attentes de la bêtise humaine en matière de servitude volontaire, et celui de telle ou telle idéologie spécialisée dans la trahison des espérances de justice dont elle se prétend porteuse. Sous ses aspects, discours philosophiques à l'appui, de fer de lance d'un avenir où les criantes iniquités feraient figures de mauvais souvenirs, que de fois j'entends le son métallique d'une machine liberticide en marche, la même, sans doute, qui inspira à Hannah Arendt les pages les plus pertinentes qui eussent jamais été écrites sur le mode de fonctionnement « technique » commun aux deux grands totalitarismes du xx^e siècle.

Ne pas lire, ne pas aimer lire, c'est-à-dire, quand on y songe, ne pas tenter cette aventure de l'extrême qui revient à basculer dans les entrailles du langage afin d'en déboucher cette face inconnue de nous-même dont les rires et les larmes ont la nouveauté d'un *tragique* projetant le brouillon

ténébreux de nos origines dans la foulée de la première aurore venue, n'est-ce pas d'une certaine façon nous priver de cet insigne maelström d'être soi dont j'aimerais qu'il détronât une fois pour toutes, dans l'ordre des reconquêtes de nos vivacités d'avant leur rationalisation, voire plus simplement des recherches d'un sens à la vie, le recours aux fameux « orages désirés », en perte de foudroyance ?

Tu ne lis pas, préférant dévorer des yeux les sites d'Internet qui sont les plus habiles à te faire croire qu'après tout il est bien possible que l'autodafé soit l'avenir de l'intelligence. Tu n'en « lis » que la force des images et la spectacularité de leur impact sur ta misère sensorielle. Tu n'as plus beaucoup le choix entre l'addiction qui te gagne et les états de crédulité « extraordinaire » que te promettent de vivre les moyens modernes, terriblement grégaires, artificiels, destinés à te rendre malléable à cela même qui t'en veut l'esclave. Si seulement la violence physique, au prétexte de laquelle tu crois pouvoir te justifier de faire l'économie de la force subversive des mots, s'accompagnait des preuves que c'est avant tout un sentiment de révolte qui l'anime et non un excès ou un débordement répondant aux mêmes critères de mercantilisme et de médiatisation espérée que ceux qui agitent le commun des manipulés, cette agitation ne se différenciant de l'autre que par la protection des lois dont elle jouit...

Mais je doute fort que ton parti pris d'adhésion à *l'air du temps*, comme suprême légitimation de toutes les formes de dépossession de soi auxquelles tu consens au point que j'en imagine le catalogue te tenant lieu de credo,

relève de l'esprit de révolte, ou ne serait-ce que de ses prémices. Je crois que la *révolte*, à l'instar, malheureusement, de quelques valeurs dont pouvait s'enorgueillir jusqu'ici l'humanité inapaisable, a subi les mêmes altérations ou détournements de sens que ceux que les désincarnations du langage infligent, selon l'intérêt personnel que ses usagers y trouvent et les besoins du diktat informatique en la matière, à des mots ayant des antécédents de chair et de sang tels qu'à eux seuls, ils sont une contestation radicale, « émeutière », dudit machinisme. Car que reste-t-il de l'esprit de révolte quand le Verbe est avant tout ce que fait de lui son insertion dans l'économie de marché, non ce qu'il couve, dans son tissu « étymologique » et inflammatoire, de protestation contre une telle économie. Le langage au pouvoir me fait souvent l'effet d'obéir à une forme « supérieure » d'« antidarwinisme » appliqué exclusivement à l'évolution du langage.

D'accord pour l'évolution, nous dit-on, mais à condition qu'elle s'opère dans le sens du dépérissement des espèces... langagières les plus *vitales*. Il en va ainsi du mot « révolte », vidé de sa substantifique moelle, ou du mot « instinct », qui n'est plus guère employé que pour louer la raison de n'en avoir pas. Un jour peut-être, « amour » sera considéré comme un des fleurons de la science expérimentale. On l'utilisera pour expliquer les passions humaines par une combinatoire chiffrée, à l'abri des inexactitudes. On en parlera comme d'une avancée de la connaissance, tout en précision, et se prêtant aussi bien à une redéfinition de la pornographie en tant qu'activité relevant de la

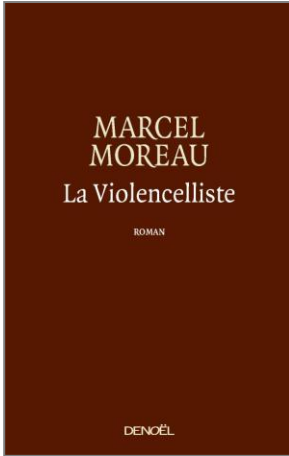
physique moléculaire et nobélisable qu'à de nouvelles versions de *Tristan et Yseult*, immergés cette fois dans la chimie, sous la houlette de quelque formule savante, au regard de quoi les accès dits de « romantisme éperdu » feront nécessairement figure de vieilleries à l'usage des derniers irréalistes. À remarquer que le mot « panache » a bien pâli au contact de la modernité. Ce n'est plus, de nos jours, qu'un des ressorts, parmi d'autres, du métier de faire rire. On en trouve encore quelques traces dans les comédies de boulevard, mais tournées en dérision. En l'occurrence, on ne peut pas dire que ce panache se situe dans la lignée des attitudes dont le *Cyrano* de Rostand a su élever le « désintéressement » au rang d'un modèle irréfragable. À mes yeux, et à mes oreilles, il reste inégalé, tant comme langue « chevaleresque » que comme l'amour d'une femme pour cette langue, Roxane en pâmoison, n'en perdant pas un mot.

Hélas, bien des sonorités illustres, historiquement retentissantes, finissent ainsi leur vie dans une espèce de glosaire funèbre, de la résonance des glas. On les en ressort à l'occasion d'un fait divers ou d'une liesse collective autour d'un événement amplifié par la précipitation des médias à en élever le taux d'audience, c'est-à-dire, plus précisément, de parts de marché. On les habille de feinte émotion, laquelle n'est jamais qu'une prothèse embuée de larmes vissée sur une infirmité lexicale en cessation de poésie. Évidemment, j'exagère. Mes mots ont tendance à s'exagérer, à m'exagérer d'eux, quand ils désespèrent par trop de ce mélange d'onomatopées et de franglais qui donne le ton à

la diffusion de la parole dans l'entendement des foules, sans compter la fabrication en série de poncifs à quoi se résume si souvent le conditionnement des esprits sous la bannière d'une pensée « uniformisée », davantage acquise à la cause de l'Avoir qu'à celle de l'Être. Mes mots se demandent parfois où ils en seraient de leur « gai savoir » — non tant à la mode nietzschéenne qu'à celle dont ils tiennent les ébranlements de leur bascule dans ma vie organique autant que de leur relance par des désirs de femmes frappés au coin du plus soyeux dérèglement de tous les sens — si ne les transportait, *aussi*, sinon toujours en même temps, un *Rythme* capable de percevoir à la lecture de telle ou telle prose le son *lugubre* qu'émet son façonnement par des stipendiés du dire, sur fond d'insinuations, de ragots, de rumeurs, de « petites phrases » agrégées en arrogante vérité. Écouter plus longtemps ce son-là, mortel s'il en est, ce serait, pour mon *Rythme*, d'une certaine façon, s'accommoder de l'érosion de la puissance du langage telle que la précipite le « néo-analphabétisme »...

Mon *Rythme*, mes mots et moi avons l'oreille musicale suffisamment tendue vers les accents inouïs des improvisations à l'orgue sur le thème de la probité qui fait mal, préférable à la tromperie qui rassure, pour que ne nous étonne pas plus que ça l'empressement de nombre de beaux esprits à taxer d'intolérance la véhémence avec laquelle il nous arrive de prendre à partie les maniaques de l'industrialisation du Verbe à des fins consuméristes, abâtardissantes de par leur nombre, et obscènes de par leurs apparences. J'ai horreur de la tricherie ou de l'hypocrisie

Tectonique des femmes, Cadex éditions, 2006.
Souvenirs d'immensité avec troubles de la vision,
Arfuyen, 2007.
Une philosophie à coups de rein, Denoël, 2007.
Insolations de nuit (illustrations d'Alechinsky),
La Pierre d'Alun, 2007.
Des hallalis dans les alléluias, Denoël, 2009.



La Violoncelliste

Marcel Moreau

Cette édition électronique du livre
La Violoncelliste de *Marcel Moreau*
a été réalisée le 04 avril 2011
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
imprimé par Floch
(ISBN : 9782207110898).

Code Sodis : N48639 - ISBN : 9782207110911
Numéro d'édition : 181503